

ner. Il revint pourtant en se laissant conduire par la jeune fille. Elle était plus petite que lui, d'une apparence plus vieille et plus calme. Pendant qu'elle me regardait, elle tenait ses lèvres roses très fermées. Ses yeux exprimaient la surprise, celle qu'éprouve un animal sauvage nouvellement pris. Son regard, si décidé, si singulier dans son calme parfait et son innocence me déconcertait presque. En fixant mes yeux sur les siens, je leur trouvai une expression que l'on ne rencontre nulle part chez les jeunes filles vivant au sein de notre civilisation, une expression si absente de l'esprit du mal, si dépourvue de cette timidité consciente qui amène la rougeur au front et détourne le regard, que dans ma pensée elle se rapprochait plutôt de l'ange que d'aucun être que j'eusse vu jusque-là.

Et puis elle était belle, d'une beauté supérieure. Son teint était de ce clair olive qui, le soir, reluit comme l'ivoire ; ses joues, quoique sans couleur, brillaient de santé ; ses lèvres de corail, ses noirs sourcils arqués et ses longs cils donnaient à toute sa figure tout le brillant du contraste. Ses yeux étaient de ce gris-vert que l'on trouve si rarement dans les contrées du nord, quoique justement appréciés en Italie et en Espagne, — des yeux qui gagnent le cœur sur le champ, tellement extraordinaire est leur profondeur ténébreuse, leur puissance. Son visage mignon était la grâce parfaite ; elle avait les mains et les pieds forts petits. Sa chevelure était d'un brun particulier, le brun d'aile d'oiseau, et qui n'était relevé d'aucune teinte plus légère.

C'est le portrait que j'essaie de faire de cette délicieuse personne, mais les mots manquent pour traduire la puissance et le merveilleux de sa beauté. C'est la magie et le charme de l'amour, non la forme seule qui constituent sa véritable domination.

En quelques mots embarrassés, je lui demandai son nom.

—Stéphanie l'Étrangère, me répondit-elle.

—Moi aussi je suis étranger, Stéphanie.

Elle me regarda fixement.

Etes-vous du pays de ma mère ? Venez-vous d'Angleterre ?

—Oui, l'Angleterre est mon pays.

—Alors, embrassez-moi, si vous le voulez bien. Elle me présenta d'abord une joue, puis l'autre, à la façon française, tandis que je me baissais et les touchais de mes lèvres. Peut-être qu'elle vit sur le visage du gars un léger dépit à cause de cette caresse, car elle mit sa main dans la sienne, et l'entraîna, en lui disant :

—Viens, Gustave, jouons encore à cache-cache.

—Mes enfants, emportez ces fruits, leur criai-je.

Le gars détourna la tête, mais ne bougea que quand Stéphanie revint vers moi ; il lui fit signe alors de s'en retourner et se saisit du petit panier.

—Es-tu aussi étranger Gustave ? lui demandai-

—Non, je suis Ardennais.

—Alors, tu n'est donc pas le frère de Stéphanie ? remarquai-je un peu surpris.

—Non pas son frère ! Vous vous trompez ; je n'ai de sœur que Stéphanie.

Gustave s'enfuit, et je pris plaisir à observer ces deux beaux enfants dans leur course à travers la longue avenue, jusqu'à ce qu'ils eurent disparu sous un dais de feuillage.

Comme je chevauchais une heure plus tard dans la petite rue du village, le médecin saisit la bride de mon cheval.

—Je vous attendais il y a longtemps, s'écria-t-il ; mais enfin, grâce au ciel, vous arrivez dans le bon temps.

—Qu'y a-t-il ? Qu'est-il arrivé ?

—L'Anglaise—le mystère de notre village—est mourante...

Cela dure depuis douze ans.

—Mon cher ami, n'empressai-je de répondre, c'est ma première visite à Saint Elme, et je ne sais rien des mystères de votre village.

C'était vrai ; nous nous étions rencontrés le médecin et moi, pour la première fois à Bruxelles, et c'était dans cette ville qu'il m'avait invité à passer quelque temps chez lui à Saint Elme.

—Venez avec moi, me répondit-il, en me prenant le bras. Je vous conterai ce mystère chemin faisant.

Il m'entraîna d'un pas rapide, tout en me parlant de l'Anglaise.

—Il y a douze ans, continua-t-il, une dame vêtue de noir, descendit de la diligence sur la grande route et demanda le chemin qui conduit à Saint Elme. Elle m'indiqua la Barrière, que vous connaissez, où ses malles devaient être laissées, et prenant le chemin le plus court à travers le bois, elle atteignit à pied le village solitaire. Elle portait dans ses bras un enfant—une petite fille d'environ un an...

—Stéphanie ! m'écriai-je.

—Oui, c'est son nom. La dame trouva un logement chez un petit fermier, et c'est là qu'elle a demeuré depuis. Pendant ce temps elle n'a reçu la visite d'aucun étranger. Tous les ans elle recevait deux paquets de Paris, adressés sans doute par quelque notaire ou homme d'affaires. Elle a vécu ici dans ce village isolé, comme quelqu'un qui voudrait s'enterrer vivant.

—Mais qui est-elle ?

—Tout le monde l'ignore. Elle se nomme madame Grey. Ses moyens d'existence paraissent fort limités, mais suffisants néanmoins pour un endroit comme celui-ci. Tout récemment elle eut besoin de quelques douceurs que je lui ai procurées de mon mieux. Elle a lutté contre la consommation depuis ces deux dernières années ; aujourd'hui elle se meurt. Je vous amène chez elle.

—Moi ? m'écriai-je. Pourquoi lui faire cette peine de voir un étranger ?

—Elle vous a fait demander ;—je veux dire, elle a demandé s'il ne se trouvait pas un Anglais tout près, à qui elle pût parler, et, me souvenant que vous venez, je lui ai mentionné votre nom. Alors elle m'a prié de vous mener auprès d'elle aussitôt que vous arriveriez. Comme elle se meurt, et rapidement encore, vous n'userez d'aucune cérémonie dans votre conversation ; car elle sait qu'elle n'a plus de temps à perdre.

—Savez-vous pourquoi elle désire tant voir un compatriote ?

—Je ne saurais le deviner. Elle peut avoir quelque communication à vous faire, quelque prière à formuler,—peut-être à cause de l'enfant.

—Est-elle veuve ?

—Je ne puis vous le dire, répliqua le médecin, avec un étrange haussement d'épaule. Je sais que depuis douze ans elle a mené la vie d'une sainte, et qu'à l'exception de la société de son enfant, elle a vécu absolument seule. Elle s'est employée à travailler pour les pauvres et à faire l'éducation de sa fille, lui donnant pour compagnon Gustave, le fils du fermier. Comme Paul et Virginie, ces deux enfants sont devenus inséparables. Les gens d'ici, les voyant toujours ensemble, ont presque oublié qu'ils ne sont ni frère ni sœur.

Nous étions à ce moment arrivés à une bruyère solitaire et sauvage, environnée de roches escarpées,—aux brisures fantastiques,—d'où pendaient des bouleaux nains, et au pied du plus élevé se trouvait le cottage avec un petit jardin tout autour.

Un peu plus loin, à travers la vallée, la rivière qui se faisait plus petite entre deux rochers, coulait et s'élançait ensuite pour faire une chute de vingt pieds. La précipitation et le mugissement de l'eau ajoutaient d'une façon inexprimable à la solitude et à la vérité du paysage.

Nous entrâmes, et en un moment je me trouvai en présence de madame Grey.

La mourante me regarda anxieusement avec de grands yeux étonnés ; puis me prenant la main, elle me dit en Anglais :

—Je veux vous parler à vous seul.

Le médecin et la fermière, que nous avions trouvée auprès du lit, comprirent qu'il leur fallait s'éloigner avant que je leur exprimasse les désirs de la malade.

—Je suis peinée, monsieur, d'avoir à vous déranger, vous m'êtes inconnu, et...

Ayant à l'esprit le conseil du médecin de ne pas perdre de temps en cérémonies, j'en vins au point sur le champ.

—Ne faites aucune excuse, madame ; mais dites-moi, je